



Sophie Ristelhueber/ADAGP

La guerre autrement

Alors que déferlent les visions effrayantes de Gaza sous les bombes, les images réalisées au Moyen-Orient par la photographe Sophie Ristelhueber ne montrent pas la guerre, mais ses traces et ses cicatrices. Rétrospective à Paris. **Par Jean-Max Colard**

La photographe française Sophie Ristelhueber expose à Paris vingt ans de photographie. Vingt ans notamment passés à produire une autre écriture visuelle de la guerre que celle portée par les médias, à chercher à la surface du sol les stigmates du conflit, les blessures infligées aux territoires : routes barrées, cratères d'explosions, traces de bombardements apparaissent alors comme autant d'emblèmes intemporels d'une histoire toujours recommencée, enlisée dans les sables mouvants du Moyen-Orient. A l'occasion de sa première grande exposition personnelle en France, nous lui avons demandé d'explicitier son autre vision des choses.

ENTRETIEN > Dans votre exposition au Jeu de Paume, plusieurs séries d'images traitent de la guerre au Proche-Orient. Comment vous êtes-vous intéressée à ce sujet ?
Sophie Ristelhueber – Le terme de “guerre” n'est pas approprié à mon travail. Je ne suis pas comme une journaliste qui part enquêter sur un conflit. En tant qu'artiste, je suis animée par autre chose : les stigmates de la guerre sur le sol koweïtien, les routes barrées, tout ce vocabulaire visuel ne parle pas particulièrement de l'Irak ou de la Cisjordanie. C'est plus universel. Je travaille plutôt comme une archéologue. Pour moi, tout est cyclique, les choses se répètent dans un éternel recommencement de destruction et de construction – sans quoi on n'aurait rien à détruire. Pour ma première série de ce

type, en 1982, je voulais travailler sur la représentation d'une ville en ruine. Après le siège, Beyrouth était une ville parfaitement moderne, avec des cinémas, des restaurants chic, des banques, mais en proie à la destruction. J'y suis arrivée en même temps que la force internationale. Il n'y avait plus de journalistes, Arafat avait quitté le Liban, Israël aussi.

Quel est votre rapport aux autres images relatives à ces zones en conflit ?

Je zappe toujours un peu, le soir, sur les chaînes d'information mais je ne suis pas une grande consommatrice d'images. Je n'en regarde pas beaucoup, et j'en fais moi-même très peu. J'ai plutôt envie d'apporter un peu de silence, de méditation. La presse écrite me fait davantage réfléchir. Pendant la première guerre du Golfe, en février 1991,

EXPO SOPHIE RISTELHUEBER

A gauche : Vue imaginaire d'un cratère sur une route, réalisée avec Photoshop (*Eleven Blowups #1*, 2006).
A droite : cratères post-hombardements, six mois après la première guerre du Golfe (*Fait #40*, 1992).

je n'avais pas de télévision, et c'est une toute petite image parue dans le *Time Magazine*, montrant un Jaguar bombardant une tranchée, avec des traces noires sur le sol jaune du désert, qui a déclenché en moi l'idée de la série *Fait* sur les stigmates topographiques de la guerre.

Comment regardez-vous le traitement médiatique des événements actuels ?

Ce qui me frappe en voyant les images télévisuelles, c'est que ce sont éternellement les mêmes : la même architecture de mauvaise qualité bombardée, des morts, les hommes autour, les femmes qui pleurent. Les mêmes images que celles de Beyrouth en 1982 et 2006. C'est à désespérer de l'homme. Je comprends la théâtralité de la douleur manifestée par les victimes, avec les femmes en pleurs, les drapeaux, ça fait partie de leur culture. Mais pour nous, Occidentaux, ces images sont toujours les mêmes, et on ne voit plus rien. Mais qu'est-ce que les télé peuvent faire d'autre ? Pourtant, j'ai vu récemment une image intéressante : une vue aérienne montrant en Egypte les entrées de tunnels par où les combattants du Hamas

font passer des armes et les vivres. L'entrée est protégée par une petite tente blanche, comme un camp de vacances, d'où un décalage incroyable entre la gaieté des tentes et la réalité de ce qui se passe en-dessous.

Avez-vous déjà travaillé avec des images télévisées ?

Oui récemment, pour la série *Eleven Blowups* : j'ai d'abord vu à la télévision, en avril 2005, le cratère formé sur une route par l'explosion de la voiture de l'ancien Premier ministre libanais Rafiq Hariri. Ça avait la taille d'un immeuble. A l'époque, ça sautait tous les jours avec 60 morts à chaque fois, avec cette aberration que la taille du cratère n'est pas liée au nombre de victimes. Je voyais ces cratères comme si la terre s'avallait elle-même, et que les choses disparaissaient au sein de la terre. J'ai visionné toutes les images filmées par Reuters où apparaissent des cratères liés à des explosions. La plupart ne passeront jamais à la télé tant elles sont insoutenables de corps déchiquetés.

De toute manière, les images les plus violentes ne sont pas intéressantes formellement. C'est trop insoutenable, on ne réfléchit pas à ce qu'on voit. Ensuite, à l'aide de Photoshop, j'ai recomposé ces sources visuelles en les mélangeant à des fonds de pierres cassées issues de mes propres images. Ce n'est pas de l'information, ce sont plutôt des images de réflexion. En 2001, j'ai fait une grande exposition à Boston, quelques semaines après le 11 Septembre. Beaucoup d'Américains m'ont

“ Les images les plus violentes ne sont pas intéressantes formellement. C'est trop insoutenable, on ne réfléchit pas à ce qu'on voit. ”

dit que les images de *Beyrouth* datant de 1984 les aidaient à comprendre ce qui venait de se passer, et à mettre à distance les événements. Cela vaut aussi pour moi : ces images m'aident certainement à supporter la violence du monde. ■

Exposition Du 20/01 au 22/03 à la Galerie du Jeu de Paume, site Concorde (Paris VIII^e), www.jeudepaume.org
Catalogue *Opérations* (Les Presses du Réel), 45 €